

DE MÉMOIRE DE MÉDECIN

Paracelse

Médecin, alchimiste, philosophe

Personnalité complexe et iconoclaste, Paracelse prône au début du XVI^e siècle une rupture radicale avec les conceptions anciennes de la médecine humorale, au profit d'une approche privilégiant l'homme dans son environnement. Comprendre la nature (le macrocosme) grâce à l'astronomie, l'alchimie ou la philosophie est indispensable pour connaître et soigner l'homme (le microcosme).

par **Bernard Lebeau** ✓

« *Il est le plus méconnu de tous les grands hommes.* » C'est ce qu'a écrit de Paracelse (fig. 1) son principal biographe et admirateur francophone, Armel Guerne. Certains ne le connaissent que médecin au sens étroit du terme, bien différent de celui qu'il avait au XVI^e siècle. D'autres, adeptes de l'hermétisme, descendants de ses disciples, se réfèrent à ses travaux d'alchimiste. Le régime nazi l'avait extirpé de l'oubli, transformant ce Suisse en Allemand, déformant ses théories afin de servir celles d'un pouvoir uniformisant et destructeur. Ses textes d'origine, 15 000 pages environ, ont disparu. En opposition avec les auteurs de l'époque, il n'écrivait pas en latin, mais en allemand. Les écrits dont nous disposons actuellement sont des traductions plus ou moins modernes, anglaises ou allemandes, elles-mêmes retraduites du latin utilisé après sa mort par ses élèves pour diffuser son œuvre dans le monde scientifique. Ils n'ont pas manqué d'y met-

tre leur grain de sel ! Pour près de la moitié, il s'agit de sermons et commentaires de l'Écriture sainte. Cette partie peu connue de ses ouvrages en fait un « ami de la sagesse », un véritable philosophe.

ERRANCE ET RENOMMÉE

Théophraste Bombast von Hohenheim naît en novembre 1493 à Einsiedeln, dans le canton rural de Schwyz, l'un des trois premiers éléments fondateurs de la Suisse en 1291. Celle-ci s'étend aux XV^e et XVI^e siècles pour former la Confédération helvétique des 13 cantons, unis militairement, partagés sur le plan religieux, fidèles au catholicisme dans les cantons ruraux, adeptes du protestantisme dans les grandes villes dont Bâle, important foyer humaniste de l'époque. Il va vivre au cœur de ces guerres « civiles-religieuses », contemporain de Luther et du français Calvin.

Son père, d'une vieille famille noble du centre de la Suisse, médecin, a déjà dû faire scandale en épousant sa mère, ancienne servante d'une abbaye bénédictine. Théophraste a 9 ans lorsqu'elle meurt. Elle lui a inculqué la foi catholique. Il est alors emmené par son père en Carinthie, province autri-

Ce texte a fait l'objet d'une présentation orale, le 6 février 2005, lors du 9^e Congrès de pneumologie de langue française à Lille.



Figure 1 Portrait présumé de Théopraste Bombast von Hohenheim dit Paracelse. Metsys Quentin (1465/1466-1530), musée du Louvre.

chienne, où celui-ci poursuit sa carrière de médecin et de professeur à l'École des mines. À ce contact, l'enfant apprend très tôt la médecine : botanique, chimie, transformation des métaux et thérapeutique lui sont enseignées par son maître, son père. À 16 ans, il se rend à Vienne pour y approfondir ses connaissances. En plus de la médecine, il travaille la théologie, il suit des cours de poésie, il y reçoit l'enseignement de Johan Trithelm, maître de l'hermétisme et de la kabbale : richesse de la diversité. Bachelier, il fait un premier séjour de 2 ans à l'université de Bâle avant de partir pour l'Italie où il aurait obtenu, dit-il, rien ne le prouve, son diplôme de médecin, à Ferrare, en 1512, à l'âge de 19 ans ! Ensuite, pendant 6 ans, il ne cesse de voyager à travers toute l'Europe et même au-delà : Moscovie, Asie Mineure, Afrique du Nord, à la recherche de nouvelles connaissances, tant médicales qu'ésotériques. En 1518, à 25 ans, il devient chirurgien-barbier de l'armée de Hollande et mène une vie de campagne !

Il s'établit enfin comme médecin en 1524, à Salzbourg. Il n'accepte jamais l'argent d'un pauvre mais fait serment de soigner le plus chèrement possible les nantis de ce monde : nobles en leurs châ-

teaux, moines et nonnes dont le pouvoir est grand, et surtout les médecins, ses confrères, qu'il méprise ! Il choque, il agresse. Intransigeant avec lui-même, il manie la démesure mégalomane : « *Mes écrits dureront et subsisteront jusqu'au dernier jour du monde comme véritables et incontestables* », ou encore : « *C'est moi que vous devez suivre et non pas le contraire ! Suivez-moi, vous, Avicenne, Galien, Rhazès et Montagnana ! C'est à vous de me suivre, non à moi. Vous de Paris, vous de Montpellier, vous de Souabe, vous de Meissen, de Cologne, de Vienne, du Danube, du Rhin ; toi Italie, toi Dalmatie, toi le grec, l'arabe, l'israélite, suivez-moi ! Je serai le monarque et à moi sera la monarchie !* » À l'entendre, l'admiration posthume d'un führer s'explique...

Son excessive fierté est-elle légitime ? En cette Renaissance, la pensée est en marche rapide, la recherche est torrentielle et la route étoilée. Le monde se découvre. Il est difficile de faire sa place au soleil. Ce contexte peut prêter à la paranoïa qui, chez Paracelse, s'explique sans doute aussi par son passé : il aurait été émasculé dans sa première enfance par la morsure d'un porc. Est-il complexé par sa taille de 1,50 m environ ? Est-il parfois délirant, sous l'emprise de l'alcoolisme dont l'ont accusé ses nombreux adversaires ? Sa solitude de voyageur sans fin, sans femme ni enfant, fait de lui un déraciné. Qu'importe, il est génie, enseignant et chercheur, fondateur d'une école qui lui survivra, élément de transformation spirituelle à l'époque charnière Moyen Âge-Renaissance.

Contre la scolastique

Paracelse est chassé de Salzbourg pour avoir pratiqué des interventions chirurgicales sans autorisation. Il s'enfuit à Strasbourg où sa renommée médicale prend vite essor. Il y publie en 1526 son premier grand œuvre médical *Des doses et de la composition des recettes*. C'est là qu'il se serait attribué son pseudonyme latin de Philippus Aureolus Theophrastus Paracelsus, auquel il ajoute sans hésitation « Prince des deux médecines », soit du corps et de l'âme. Paracelse signifie disciple de Celse. Celse est un grand nom de la médecine romaine, contemporain d'Auguste, défenseur d'une pratique naturelle et ainsi en opposition avec Galien.

Il devient célèbre et, dès 1527, il est appelé comme consultant à Bâle où il se fixe pour le plus long temps de sa vie d'adulte : 18 mois ! Professeur à l'université, il s'oppose à la médecine scolastique de ses collègues. À la Saint-Jean, avec les étudiants qui apprécient cet original, il élève un bûcher public pour y brûler les livres de Galien et d'Avicenne. Il enseigne la médecine pratique mais aussi la rhétorique, en langue allemande,

DE MÉMOIRE DE MÉDECIN



Figure 2 Paracelse : le médecin.

s'opposant au latin. Il refuse le port de la robe professorale mais il ne quitte pas une bien longue épée qu'il dit tenir d'un bourreau et dont le pommeau contiendrait la « Pierre des Sages ». Mal vu par les pontes universitaires, il est soutenu par les intellectuels. Parmi ceux-ci, l'humaniste hollandais Erasme est un de ses rares amis. La pensée de celui-ci, imprégnée de prudente tolérance, cherche à concilier les opposants, quels qu'ils soient, comme le démontre son *Essai sur le libre arbitre*, écrit à Bâle où il vécut les 15 dernières années de sa vie. Paracelse y rédige, lui, le *Paragranum*, son œuvre médicale majeure aux concepts totalement originaux (*v. infra*), nous y reviendrons.

Il soigne les grands de la ville : l'imprimeur Froben, éditeur d'ouvrages d'humanistes célèbres ; le chanoine principal qui fait d'abord sa renommée, reconnaissant du soulagement que Paracelse lui apporte par ses soins, calmant par du laudanum des gastralgies sévères, mais qui l'oblige ensuite à la fuite afin d'éviter l'emprisonnement dont il le menaçait pour avoir écrit et diffusé un pamphlet où l'irrespectueux Théophraste relatait la pingrerie de l'ecclésiaste qui avait refusé d'acquitter la lourde facture de son traitement !

L'histoire de la rose

Paracelse erre alors, de ville en ville, de provocations scandaleuses en miracles rapportés comme la belle histoire de la rose : un homme, un jour, était venu trouver l'illustre guérisseur et, très humblement, lui avait demandé : « Est-ce bien vrai tout

ce qui se dit sur toi ? Tes remèdes merveilleux, tes dons extraordinaires, ton pouvoir surnaturel ? Est-il vrai qu'à partir de leurs cendres, tu puisses rendre la vie aux choses ? On m'a dit que, brûlant une rose, tu pouvais la ressusciter ! » Enveloppant l'étranger d'un regard calme, Paracelse lui avait répondu : « Ami, il ne faut point accrédi-ter de telles histoires. Non, vraiment, je ne suis rien qu'un très pauvre homme, vivant dans les tribulations et la misère. Ce que je fais, je le fais de mon mieux, et avec mon cœur. Voilà tout. Mais toi, ne donne pas créance aux paroles insensées. Va ton chemin, oublie ce qu'on t'a dit et qui ne vaut pas qu'on s'y attarde ! » Or, tandis qu'il s'exprimait ainsi, Paracelse remuait dans sa main un peu de cendre. L'homme insistait : « Pourtant, ces témoignages qui courent de ville en ville : se peut-il que tant de choses se disent sans raison ? Ton nom est sur toutes les bouches avec les mots guérison et prodige ! » – « Cher visiteur, crois-moi : il n'en est rien. Les gens racontent, mais ne te trouble pas. Je le répète : va ta vie, fais ton devoir, aide et aime tes proches et n'oublie pas Dieu sans qui tu ne serais rien. Laisse cette fable que répandent les langues bavardes et crois bien que je ne suis rien d'autre que ton frère parmi les hommes ; celui-là même qui est ici devant toi. » Alors l'inconnu se retira. Et Paracelse, toujours, remuait la cendre dans sa main. Il suivit des yeux l'homme qui s'éloignait et quand sa silhouette se fut évanouie dans la distance, il leva lentement cette main qu'il avait tenue cachée et dans laquelle une rose venait d'éclore.

Cette histoire tient de la légende, mais celle-ci naît de faits patents : ainsi est-il rapporté qu'il soigne à merveille les lépreux de Nuremberg. Son succès engendre des jalousies provocatrices de conflits répétés avec les médecins de l'empire germanique qu'il traite d'ignorants prétentieux, un siècle avant Molière. Il profite du morcellement des États, de la multiplicité des évêchés et des cantons pour assurer ses fuites, trouver des protecteurs, et encore et toujours, soigner dans la journée et écrire la nuit. Peu soucieux des richesses du monde, il meurt indigent à Salzbou-rg, le 25 septembre 1541. De mauvaises langues rapportent qu'il y fut poignardé au fin fond d'une auberge, un soir d'orgiasque beuverie. Une plus belle version affirme sa résurrection sous la forme d'un adolescent, par la magie de ses pouvoirs occultes. Paracelse est encore plus complexe à représenter qu'un Janus. Il est possible de dessiner trois faces à son visage : deux en pleine lumière pour ceux qui l'ont connu, aimé ou détesté, le médecin (fig. 2) et l'alchimiste ; la troisième est cachée, celle du philosophe qu'il ne fut pas pour lui, car antihumaniste au temps des humanistes, face néanmoins réelle, car il y avait sagesse dans ses folies d'alors.

LE MÉDECIN : LA RUPTURE AVEC GALIEN

La médecine est pour lui la science des sciences. De nos jours, la sociologie lui a supplanté cette appellation. Son *Paragranum* repose sur quatre piliers : la philosophie, l'astronomie, l'alchimie et la vertu. Ce sont pour Paracelse les supports de la médecine. Il nous faut les élever pour bien la pratiquer. Ses théories viennent chambouler celles de l'époque, fondées sur les travaux de Galien, datant du II^e siècle, et sur ceux d'Avicenne, du XI^e siècle, travaux rattachant la maladie à une origine endogène, humorale. L'homme est malade du fait de la perturbation d'un de ses quatre tempéraments de base (fig. 3) : sanguin, bilieux, atrabilieux ou pituitaire. Soigner, c'est ajouter ce qui manque ou retrancher ce qui est en trop. Précurseur, Paracelse replace l'homme dans son milieu en insistant sur le rôle de l'environnement. Il prône une médecine naturelle, utilisant plantes et extraits de plantes. Il est le premier médecin du travail en écrivant son traité *Maladies des mineurs et la maladie des mines*. Il est médecin thermal par son ouvrage exposant les vertus médicinales des eaux minérales. Ses connaissances, approfondies pour l'époque, des métaux, de la botanique, d'expériences chimiques, font de lui un pharmacologue sans que ce mot existe encore ! Fin thérapeute, il insiste sur les risques médicamenteux : «... ce qui guérit l'homme peut aussi le blesser et ce qui l'a blessé peut aussi le guérir. » Les homéopathes se sont inspirés de ses réflexions ; il nomme « Karena » une dose infinitésimale représentant la 24^e partie d'une goutte minuscule : « Tamise, mélange, dilue et fait prendre en une poudre avec du sucre ». « La quintessence d'une plante est si efficace qu'une demi-once opère plus que cent de la plante en son état naturel ». Il évoque les futures méthodes de désensibilisation des allergologues en disant : « Chaque maladie doit avoir un remède semblable à elle-même. Le semblable guérit le semblable, le poison élimine le poison, le crabe lutte contre le chancre ». Il préfigure l'opothérapie, c'est-à-dire les traitements hormonaux, par utilisation d'extraits tissulaires ou glandulaires même si sa formulation : « Prends du fiel de bœuf pour la cirrhose hépatique et de l'extrait splénique pour les obstructions de la rate », prête maintenant à sourire. Plus visionnaire est sa formule : « Le sérum sanguin met un terme aux hémorragies » puisque l'on connaît et utilise de nos jours des facteurs de coagulation issus du plasma pour soigner certaines maladies hémorragiques comme l'hémophilie.

Galien et son école, médecins grecs et leurs descendants arabes, étaient relativement opposés à l'expérimentation, soulignant ses dangers d'appli-

cation à l'homme, sa non-reproductibilité en l'absence de méthodes de mesure fiables en ces temps. Paracelse révolutionne cette pensée classique : « Pourquoi donc s'inspirer de la médecine grecque, la nature fait pousser sous nos yeux des remèdes allemands pour nos maladies allemandes. » « À quoi nous sert la pluie tombée il y a mille ans ? Est utile celle qui tombe aujourd'hui. » Il propose une nouvelle classification des maladies en cinq catégories : celles qui viennent de Dieu, celles créées par l'imagination ou par des forces occultes et magnétiques, celles provenant des astres et de l'atmosphère, celles d'origine vénéneuse et celles dues à un vice de la nature. La modernisation de ces termes nous fournit une actualisation contemporaine qui n'a rien de ridicule : Dieu = maladies congénitales et héréditaires ; imagination = maladies psychosomatiques ; astres et atmosphère = affections liées à la pollution ; origine vénéneuse = toxicoses ; vices de la nature = pathologies infectieuses.



Figure 3 Les 4 tempéraments de base.

Les affirmations de Paracelse sont à replacer dans le contexte de son époque. Il serait trop facile de plaisanter sur ses erreurs et ses méconnaissances en lui retournant sa critique des œuvres du passé, en raillant les moisissures développées sur les manes dont il arrosait ses auditeurs. Enseignant provocateur, chercheur original, il a aussi su être un médecin de terrain au service des pauvres, des paysans, des indigents, soucieux de prendre en charge, autant que faire se pouvait, les grandes

DE MÉMOIRE DE MÉDECIN

pathologies épidémiques de son siècle : lèpre et syphilis mais aussi peste dont il fut atteint. Il a le courage, fait bien rare à l'époque, de considérer qu'un médecin doit avoir des connaissances en chirurgie ; il utilise les siennes, intervenant à l'occasion, à la fureur de ses concurrents. Sur le tard, il écrira même un traité de chirurgie, en 1536. Il se fait traiter d'empoisonneur en osant prescrire l'antimoine (fig. 4), le mercure ou l'arsenic, ce à quoi il

ment, à son échelle, le macrocosme. Il prétend avoir fabriqué l'*homonculus*, reprenant là d'anciennes théories, tant brahmaniques qu'hermétiques. L'homme a été créé à l'image de Dieu. Il en possède intrinsèquement l'omnipotence : à lui de développer ses pouvoirs par la force de son imagination. Paracelse écrit dans son œuvre médicale majeure, le *Paragranum* : « C'est à l'homme de parachever ce que lui donne la nature, car elle ne le fait pas elle-même. C'est par l'alchimie qu'il mène à bien le propos de la nature. L'alchimiste est semblable au boulanger qui fait le pain, il est semblable au vigneron qui fait le vin, il est semblable au tisserand qui fait le drap. » Il y dit aussi que : « L'air n'est rien d'autre qu'un chaos. » « L'imagination est l'astre intérieur de l'homme, son soleil éclairant ses idées, permettant sa créativité. Il y a un forgeron en tout homme conscient qui se doit d'appliquer le principe alchimique. »

Dans *De virtute imaginativa*, il insiste sur cette qualité fondamentale de la nature humaine : « Tout comme le soleil crée les œuvres sensibles, de même le fait l'imagination. Tout comme le soleil, elle enflamme et embrase toute substance existante. » Le feu de l'âme, l'air de l'esprit et l'eau du corps sont les trois principes vitaux, la *triaprimum*, constitution d'un être unique, œuvre d'un dieu unique. La vie est un processus de combustion. Il faut trois substances pour donner son corps à toutes choses : le soufre brûle, le mercure fume et le sel devient cendres. Toute matière se réduit à l'une des formes du sel. Pour obtenir une incarnation du sel, il faut l'union d'un feu solaire divin et d'un élément terrestre passif. Alchimie, étymologiquement, c'est « je cuis le sel ». La salamandre*, animal mythique de Paracelse et de tout alchimiste, c'est « sal » soit sel, « mandra » soit ermitage : l'ermitage du sel. Nos penseurs rationnels du XXI^e siècle qualifieraient ces propos de fumeux ; ils sentent le soufre ! Des contemporains de Paracelse l'ont traité de charlatan pour avoir associé ses activités alchimiques à celles de médecin. Cette pratique était fréquente à l'époque. Elle témoignait sans doute chez cet homme d'une exceptionnelle volonté de progrès, chez ce médecin d'un espoir de découvrir des médicaments à partir de substances minérales.

LE PHILOSOPHE : L'UNITÉ DU MACROCOSME ET DU MICROCOSME

Médecin, il fut un don Quichotte, prêt à tous les combats. Alchimiste, il fut un aventurier, passionné par l'exploration de la nature. Ce sont ses deux visages connus. Son œuvre philosophique reste dans l'ombre bien qu'occupant la plus grande partie de ses écrits. Elle s'appuie sur des principes simples :



Figure 4 Paracelse : un empoisonneur ?

réplique vertement : « Ma barbe a plus d'expérience que toutes vos grandes écoles. Je ne veux pas manquer l'heure où les truies vous culbuteront dans la boue ! Mes lacets de soulier en savent plus que votre Galien et que votre Avicenne. » Cette grandiloquence belliqueuse n'empêche pas les conseils de sagesse : « Apprends, médecin, à ne tuer personne ; sinon, bêche la terre ! », reprenant ainsi le « *Primum non nocere* » des médecins romains. « *Toute nourriture et toute boisson, si l'on en abuse, est un poison* » paraît principe de bonne conduite évident de nos jours ; il était totalement novateur au XVI^e siècle.

L'ALCHIMISTE : PARACHEVER LA NATURE

Homme de contrastes, Paracelse veut en finir avec les superstitions du Moyen Âge mais, pour combattre l'ennemi, il faut connaître ses armes. Il explore toutes les voies thérapeutiques. Il s'initie à l'hermétisme, à la kabbale. Il considère que l'homme est un microcosme reproduisant fidèle-

* La salamandre était supposée capable de vivre dans le feu.

foi en un Dieu unique, foi en l'homme fait à l'image de Dieu, amour de la nature. Elle n'a pas d'autre référence que ses propres certitudes, balayant avec force et vigueur d'éventuels concurrents : « *Luther et le Pape sont deux putains qui se partagent la même chemise.* » Sa croyance est mystique et guide sa morale. Il conserve les affirmations dogmatiques inculquées par sa mère dans sa première enfance. Il diffuse ses pensées dans son grand ouvrage rhétorique *Les prophéties* dont voici un passage majeur : « *Seul un unique nombre existe, en lequel nous devons être et aller sur la terre. C'est UN, et plus nous ne devons pas compter. La divinité a trois, mais se résolvent les trois en UN. Nous donc, les hommes, quand Dieu en nombre se fait UN, de même devons-nous, les hommes sur la terre, nous vouer semblablement à l'UN et dans ce même UN nous devons être. C'est en ce nombre que sont la quiétude et la paix, et dans point d'autres plus. Car qui calcule et pose un nombre et s'il compte par-dessus un, combien sont donc les têtes qui commandent et le nombre est grand de combien ? C'est là notre misère et le ver qui nous ronge. Combien heureux et bon est-il, pour nous d'évoluer dans l'UN ; le ciel a de même son cours physique dans ce nombre, la terre et toutes choses. Quant au contraire cela n'est pas, alors des signes se font dans le soleil, la lune, les étoiles, justes à remonter, mais cela n'est pas tout, et quoi que les signes indiquent, la détresse n'en est pas moins là, qui commence. Celui-là est heureux alors qu'il n'est point assis sur le siège de la peste.* »

Ce texte émerveille, résumant toute existence à l'unicité. La réflexion de Paracelse est universelle. Bien que chrétien, il critique le mystère de la Trinité et paraît dans ce texte plus proche de l'islam que du catholicisme ! Il appelle à une profonde méditation sur soi, leçons de modestie et d'espoir réunies. Rappelons ici la devise de Paracelse : « *Qu'il ne soit pas un autre, celui qui peut être soi-même.* » Il reconnaît ainsi à l'homme un rôle grandiose, tout en restant profondément conscient de ses faiblesses et défauts. L'homme est ce qu'il pense et la chose qu'il imagine : « *Pense-t-il au feu, qu'il se fait feu ! Pense-t-il à la guerre, qu'il se fait guerre !* » L'imagination est vertu majeure. Pour lui, la vie est spirituelle puisqu'il écrit en 1537 dans *De Natura Rerum* : « *Qu'on sache que la vie n'est autre chose qu'un être spirituel, chose invisible et incompréhensible, esprit et chose spirituelle.* » Nous n'avons guère progressé dans la connaissance fondamentale de ce qu'est la vie : notre démantèlement des processus vitaux, nos approches biochimiques et génétiques de la reproduction et de la croissance cellulaire ne nous ont toujours pas fourni la clef du portail divin qui permettrait à l'être humain de donner vie à la vie sans recours à un préalable vivant.

Fier de sa personnalité individuelle, mais peu soucieux de son succès, amoureux de l'homme dans sa sueur et dans ses tripes, mais méfiant voire agressif vis-à-vis du pouvoir établi, Paracelse est considéré comme un antihumaniste au temps des humanistes, comme un naturaliste pur et dur ainsi qu'en attestent ces lignes : « *La Nature est une et son origine est une, vaste organisme dans lequel les choses naturelles s'harmonisent et sympathisent réciproquement. Le macrocosme et le microcosme ne font qu'un. Ils ne forment qu'une constellation, une influence, un souffle, une harmonie, un temps, un métal, un fruit.* » Importance de l'harmonie, mot deux fois répété dans ce texte. Importance du dogme de l'unicité appliqué du plus grand au plus petit, de la recherche de la sympathie entre monde vivant, qu'il soit minéral (« métal ») ou végétal (« fruit ») et monde spirituel (« souffle »), tout cela en une constellation et un temps. Le temps est purement qualitatif, non quantifiable. Seul compte le perçu de l'être : le soleil peut briller à minuit. Il témoigne de sa souplesse d'esprit, de sa tolérance lorsqu'il profère : « *Il y a des temps pour toutes choses, et les temps sont les matrices pour toutes choses. Ils ne suivent donc pas une seule voie mais empruntent des milliers de chemins.* » Bien qu'homme de combats, il sait être fataliste devant l'inéluctable : « *Le temps, dit-on, porte les roses ; il les flétrit de même aussi. Semblablement en ira-t-il pour toi, puisque tu n'es que par toi seul.* » Affirmant sa foi, il appelle à l'amour, à la modestie et à la recherche en clamant de sa forte voie de petit homme ce qui sera notre conclusion : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même et tu aimeras Dieu par-dessus toute chose. Et si tu aimes Dieu, tu aimeras aussi ses œuvres. Si tu aimes ton prochain, tu ne diras pas : on ne peut rien faire pour lui, mais tu diras : je ne puis le faire et je n'y entends rien. Cette vérité te protégera de la malédiction qui s'abat sur le mensonge. Alors tiens compte de ces paroles. Quant au reste, il faudra le chercher jusqu'au jour où l'on découvrira cet Art dont procèdent les œuvres du Bien.* »

Bernard Lebeau

Service de pneumologie, hôpital Saint-Antoine,
université Pierre et Marie Curie, 75571 Paris Cedex 12.
Courriel : bernard.lebeau@sat.ap-hop-paris.fr

RÉFÉRENCES

1. **Allendy R.** Paracelse, le médecin maudit. Paris : Dervy éd.; 1987.
2. **Gorceix B.** Paracelse, œuvres médicales choisies traduites et présentées. Paris : PUF (Galien) éd.; 1968.
3. **Rivière P.** Theophraste, Bombast Hohenheim dit Paracelse. Son histoire, sa personnalité, ses influences. Paris : De Vecchi éd.; 2000.